

La femme de marbre et les danseurs de l'espoir

Par Jack Dion

Publié le 16/09/2017 à 17:19

Deux spectacles au programme de cette rentrée théâtrale. «Au but» de Thomas Bernhard, mise en scène par Christophe Perton, avec une Dominique Valadié impressionnante de présence. «We love Arabs» de Hillel Kogan, où l'on voit que les murs installés dans les têtes sont aussi dangereux que ceux destinés à séparer les peuples.

Elle est assise sur le canapé, raide comme une statue, tenue classique, air de la dame sûre d'elle et dominatrice. On la sent habituée à commander et à se faire servir, comme toute bourgeoise qui se respecte. D'ailleurs, sa fille n'est là que pour boire ses paroles et lui obéir, tout en rangeant des vêtements. Campée par une Dominique Valadié impressionnante qui est comme une lionne sortie de sa cage, la mère parle, éructe, agresse, vitupère, interpelle sa fille (Léna Bréban) pour qu'elle acquiesce, forcément, car elle n'a pas le choix : c'est le silence ou un tir de kalachnikov verbal. Elle le sait, donc elle se tait et expédie les affaires courantes.

On est chez Thomas Bernhard, dans une pièce intitulée *Au but*, mise en scène par Christophe Perton. Comme d'ordinaire chez l'auteur autrichien, le noir est la couleur de saison, quelle que soit la période de l'année. Par la bouche de la mère, on apprendra qu'elles ont assisté à la représentation d'une pièce intitulée *Sauve qui peut*, où l'auteur tire sur tout ce qui bouge. La fille a apprécié, mais pas la mère, même si elle a fini par applaudir, sans trop savoir pourquoi. Les deux susdites ayant rencontré l'auteur après le spectacle, la mère l'a invité à venir passer quelques jours en leur compagnie au bord de la mère, à Katwijk, sans trop savoir pourquoi. Elles attendent donc l'impétrant pour aller ensemble dans la résidence familiale.

Entre temps, la mère va relater à sa manière le bilan d'une vie qui n'en a

jamais été une mais qui est la leur. Elle le fait avec une froideur, un cynisme, un détachement, qui en disent long sur son désenchantement. Et la voilà qui évoque son passé de fille sortie du ruisseau, née de parents saltimbanques, ensuite mariée à un industriel qu'elle n'a jamais aimé et dont elle a eu deux enfants, l'un mort, et l'autre ici présente, morte vivante.

Elle raconte ce mari honni qui ne pensait qu'à son usine et dont l'expression favorite était « tout est bien qui finit bien », alors que pour elle tout finit toujours mal, fors la réussite sociale, dont elle se contrefout. Elle décrit sa descente aux enfers, avec son lot de frustrations et de capitulations, sous les yeux interloqués d'une fille martyrisée, en attendant l'auteur comme on attend Godot.

Ce dernier (Yannick Morzelle) arrivera vers la fin, jouant le rôle du chien dans un jeu de filles. C'est la partie la plus faible de la pièce, car l'auteur est fort peu présent. Au contact de ce jeune homme, cependant, on voit apparaître une autre facette de la mère, plus sensible, plus fragile. plus troublée, comme si derrière ce bloc de chair digne de Bette Davis dans *Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?*, se cachait une femme plus complexe que ce bloc de marbre.

*** Au but, de Thomas Bernhard. Mise en scène : Christophe Perton. Théâtre de Poche-Montparnasse (01 45 44 50 21) jusqu'au 5 novembre.**